

Henri Guillemin lecteur de Victor Hugo : une quête de soi ?

Comme certains d'entre vous le savent, la première fois que j'ai rencontré Henri Guillemin, je n'avais pas tout à fait vingt ans ; à dix ans j'avais dévoré *Les Misérables*, mais ensuite *Notre-Dame de Paris* m'avait déçue et j'avais décidé que je n'aimais pas – ou plutôt que je n'aimais plus – Victor Hugo. Je revois encore la stupéfaction d'Henri Guillemin lorsque je lui ai imprudemment fait cette annonce, du ton un peu supérieur qu'on adopte à 20 ans « j'aime pas tellement Hugo » ; c'était une des premières questions qu'il m'avait posées, je sais aujourd'hui à quel point Hugo était important pour lui et rétrospectivement je me rends compte que je prenais un gros risque : après avoir entendu ma réponse il aurait très bien pu décider qu'il ne valait pas la peine de perdre son temps avec moi et me reconduire à la porte. Mais après quelques secondes il a pris cette déclaration pour ce qu'elle valait, c'est-à-dire pas grand-chose, une pose d'adolescente attardée, et m'a simplement répondu : « Vous n'aimez pas Victor Hugo ? Relisez-le ! ». C'est ce que j'ai fait, mais c'est surtout dix ans plus tard, après avoir visité Hauteville House à Guernesey, que je me suis intéressée à la vie de Hugo, en particulier à ses années d'exil dans cette île anglo-normande, au point de leur consacrer, quelques années après la mort d'H.G., un petit roman (« L'Enfant d'Aurigny », coll. L'Un et l'Autre, Gallimard 1997) qui est une des raisons pour lesquelles je suis là aujourd'hui, avec la prétention d'étudier la relation d'H.G. à Victor Hugo.

Sauf que quand j'ai commencé à y travailler, je me suis rendu compte que le sujet était énorme. Tout d'abord à cause du nombre très important de documents – articles, préfaces, livres et conférences – que Guillemin a consacrés à Hugo. Ensuite parce que le sujet a déjà été traité, en particulier par deux membres éminents de notre association. En 2007, dans le cadre des rencontres du Groupe Hugo de l'université de Paris 7, groupe qui existe toujours, Patrick Berthier a donné une communication extrêmement complète et détaillée sur les innombrables travaux qu'H.G. a consacrés à Hugo, (conférence du 22 septembre 2007 au Groupe Hugo (site Groupe Hugo Universit2 Paris Cité ¹ [Ctrl + clic pour ouvrir le lien]. Et en 2016, ici même je suppose, Joëlle Pojé alors présidente de l'association a consacré un entretien aux « Petits Papiers de Victor Hugo », ² qui comporte également un très grand nombre de précisions sur le travail d'H.G. dans ce domaine un peu particulier. Du coup j'ai renoncé à toute prétention à l'exhaustivité et j'ai décidé de vous parler de ce qui me paraît essentiel dans cette relation d'Henri Guillemin à Victor Hugo, d'essayer simplement de voir en quoi elle peut être définie, comme je l'ai indiqué dans le titre, comme « une quête de soi ».

En introduction à la magistrale conférence qu'il a donnée en 1979 au club 44 de La Chaux de Fonds , voilà comment Guillemin présentait son sujet : « Victor Hugo est un personnage légendaire, aux deux sens du terme : cela peut signifier la hors-classe de la gloire, l'entrée dans la légende ; mais légende peut signifier le contraire de la vérité – et Hugo c'est en effet une gloire extraordinaire mais mêlée de légendes, c'est-à-dire de contre-vérités ! » Et Guillemin, cela n'étonnera personne, dit alors qu'il va s'employer à substituer la vérité à la légende. Alors comme j'imagine que vous n'êtes pas toutes et tous forcément familiers de la vie de Hugo, je vais simplement en évoquer les principales étapes et regarder pour chacune, comment Guillemin en a parlé ; je m'appuierai particulièrement pour cela sur sa biographie de 51 « Hugo par lui-même » publiée et republiée au Seuil sous le simple titre « Hugo » dans la collection « Les Écrivains de toujours », mais aussi sur un des premiers articles que Guillemin a publié dès 1942 dans Le Journal de Genève, sur ses premières éditions et préfaces de textes inédits au début des années 50, sur son livre *Hugo et la sexualité* publié en 1954, sur ses nombreux textes des années 60 dans l'édition Bassin de l'œuvre intégrale de Hugo au Club français du Livre, et aussi sur cette conférence extraordinaire qu'il a donnée à plusieurs reprises sur Hugo, en particulier en 1979 au Club 44 de La Chaux de Fond. Je conclurai sur son

¹ _Ctrl+clic pour ouvrir <C:\Users\ \Documents\Guillemin Hugo par Patrick Berthier.pdf>

² _ Joëlle Pojé-Crétien *Henri Guillemin et les « petits papiers d'Henri Guillemin »* ; p.25-44
Bulletin n°6 - 2017 de l'association Présence d'Henri Guillemin

étude, c'est-à-dire sa défense de la spiritualité de Victor Hugo, et sur l'influence que ce compagnonnage de toute une vie a pu avoir sur la sienne.

Première étape, de la naissance de Hugo à son mariage et à la naissance de sa première fille – 1802 à 1824, on peut même aller jusqu'en 1828 décès de son père (sa mère meurt en 1821). Victor Hugo est le troisième fils de deux personnes qui n'avaient à peu près rien en commun et n'auraient jamais dû se marier. Les enfants seront principalement élevés par leur mère, monarchiste et voltairienne, mais ils devront quelquefois partir avec elle pour rejoindre leur père, général d'Empire qui participe à la campagne d'Espagne. Pour mieux connaître la mère de Hugo on peut lire *Le roman de Sophie Trébuchet*, de Geneviève Dormann, paru en 1982 mais régulièrement réédité. Encouragé par cette mère remarquable qu'il perd à 19 ans, VH commence à écrire très jeune ; très vite remarqué pour quelques pièces poétiques, il épouse à 20 ans une amie d'enfance dont il est très amoureux, Adèle Foucher, à qui il fait immédiatement un enfant. De cette période Guillemin insiste sur trois éléments : il parle (de manière peut-être un peu exagérée) d'une déchirure psychologique ressentie à cause de la mésentente de ses parents (et plus tard de la folie de son frère Eugène (mais de tout cela Hugo n'a guère parlé, sauf de sa relation avec son père en la romançant dans *Les Misérables* quand Marius découvre l'histoire de son père) ; Guillemin est plus convaincant quand il met en évidence la dévorante ambition littéraire de celui qui affirme très tôt qu'il veut être Chateaubriand ou rien, en montrant (cf conférence de 1979) qu'il a en réalité pour objectif à peine dissimulé de remplacer Lamartine au Panthéon littéraire de l'époque ; et Guillemin insiste enfin sur le fait que bien qu'ayant reçu une éducation non religieuse, Hugo s'est gardé de toute relation sexuelle jusqu'au mariage. Je cite un de ses premiers textes publiés sur Hugo : « Il a voulu être digne de cette jeune fille ; comme elle apportait en mariage sa pureté de vierge, lui-même a gardé pour elle son corps intact. Ce jeune homme qui se marie dans la chapelle de la vierge à St Sulpice, c'est un adolescent chrétien ». Guillemin insiste sur ce point mais se garde de préciser (au point que je ne sais pas s'il en avait connaissance) que comme Hugo n'était pas baptisé, il n'a pu se marier que grâce à une fausse attestation de baptême à l'étranger envoyée par son père et un billet de confession pas forcément plus authentique signé par Lammenais... La date de parution de ce texte de Guillemin est importante : c'est en 1944 le quatrième et dernier chapitre d'un livre dédié à Marc Sangnier, « du fond du cœur » dit la dédicace, livre intitulé d'après une formule de Lamartine « La Bataille de Dieu ». Dans ce chapitre, Guillemin développe un article qu'il a publié deux ans plus tôt, en 1942, dans *Le Journal de Genève* sous le titre *Hugo secret*.

Deuxième étape, celle de la vie de famille et du début de la liaison avec Juliette Drouet, mais aussi époque des premiers succès littéraires, en particulier théâtraux ; on peut la dater de 1824 à 1843 – ou à 49 selon les avis, je vais en parler. Pendant ces presque vingt années, Victor Hugo devient un auteur dramatique célèbre, adopté comme chantre du romantisme parce qu'il ne respecte pas les règles de versification de la tragédie classique (cf la fameuse « bataille d'Hernani »). Il a parfaitement réussi à éclipser Lamartine, qui s'engage en politique et n'écrit plus beaucoup. Pendant 5 ans il essaie de se faire élire à l'Académie française, et n'y parvient qu'en 1841. Vous imaginez bien que Guillemin parle de cette réussite sans aucun respect ni enthousiasme, plutôt avec une certaine ironie ; quant aux œuvres dramatiques on remarque qu'elles l'intéressent très peu ; à vrai dire et malgré son respect pour Claudel, je ne suis pas sûre que Guillemin aimait le théâtre ; pas un mot pour cette si belle pièce qu'est *Ruy Blas* ! Il souligne cependant comme un élément positif que certaines pièces de Hugo (*Marion Delorme*, *Le Roi s'amuse*) ont été interdites – donc qu'elles étaient déjà séditieuses. Quant au roman *Notre Dame de Paris*, je pense qu'il le juge trop baroque pour pouvoir le prendre au sérieux – c'est aussi mon avis – et qu'il l'intéresse surtout comme un des premiers éléments de la relation de Victor Hugo à l'Église catholique.

Au plan familial et sentimental, Hugo fait encore trois enfants à sa femme avant que celle-ci, courtisée par le critique Sainte-Beuve, finisse par avoir avec celui-ci une liaison qui durera jusqu'en 1837 ; quand Guillemin parle de cette liaison, son antipathie pour Sainte-Beuve transparaît tellement qu'il manque un peu d'élégance en faisant allusion de manière faussement discrète aux problèmes sexuels de Sainte-Beuve - je cite sa conférence de 1979 : « Adèle l'a trompé, ou presque trompé » ; « il paraît que Sainte-Beuve avait quelques difficultés de ce côté-là ». (Sous entendu : mais alors qu'est-ce qu'elle pouvait

bien lui trouver). Je suis étonnée qu'Henri Guillemin, qui a longuement étudié la sexualité particulièrement exigeante de Victor Hugo, et qui a même écrit qu'après son abstinence de jeunesse il s'était « jeté sur sa femme », je suis étonnée qu'il ne lui soit jamais venu à l'esprit que cette ardeur pouvait être brutale ou en tous cas très égoïste, ce que ses découvertes futures permettront pourtant de confirmer.

En tous cas, cette liaison avec Sainte-Beuve que sa femme avoue à Hugo et qui le blesse dans son amour propre, elle va surtout lui permettre, s'il avait besoin d'une permission, de s'affranchir de toutes les règles de la fidélité conjugale ; Guillemin commente en ces termes « la citadelle était démantelée maintenant que sa femme ne voulait plus de lui » et donc – outre de nombreuses aventures parisiennes – Hugo va commencer en 1833 avec Juliette Drouet, à l'époque jeune comédienne, une histoire d'amour qui durera toute leur vie (elle l'accompagnera partout et mourra deux ans avant lui). Alors quand les bons catholiques de l'époque, en particulier le journaliste Louis Veuillot, essaieront de comprendre pourquoi Hugo s'est éloigné de l'Église, ils diront en substance : il a cessé de croire parce qu'il n'a pas supporté que l'Église condamne son comportement adultérin ; et c'est pourquoi, dans ces mêmes textes de 1942 et 1944, Guillemin a cherché à démontrer que c'était faux ; cet éloignement de l'Église ne pouvait pas être dû à une recherche de confort psychologique car il datait en réalité d'avant sa relation avec Juliette ; Guillemin écrit : « Dès le mois de juin 1829 [donc au moment où il vivait une vie rangée de bon père de famille, NDLR], dans un article de la *Revue de Paris*, Hugo a laissé voir qu'il ne croyait plus à la mission de l'Église – cependant, précise Guillemin, jusqu'en 1849, il conserve à cette doctrine que son esprit a répudiée un respect distant, mais sincère » (*La Bataille de Dieu*). Et Guillemin insiste sur le fait que Victor Hugo fait donner à ses enfants une éducation catholique, qu'il leur apprend même à prier – prière qu'il pratique lui-même depuis toujours et ne cessera jamais de pratiquer.

Au plan politique, nous arrivons entre 1843 et 1849 à un moment qui est pour Guillemin fondamental. La question de l'évolution politique de Victor Hugo est, avec celle de sa pensée religieuse, au cœur de toute la réflexion de Guillemin – et d'ailleurs j'espère pouvoir montrer que les deux sont liées. Pour Guillemin, ce retournement fondamental – il évite soigneusement le mot de conversion, mais il en parle bien comme d'un retournement complet (je pense au mot grec de metanoïa, utilisé dans les deux sens) – pour lui ce retournement date des années 1848-49. Jusque-là, je le cite, « le vicomte est entré à la chambre des Pairs au printemps 45 ; il fait une fin, il s'assied, il a de l'argent. Hugo serait mort en 48 que l'on citerait son nom comme celui d'un poète distingué, un peu frondeur vers 1830, mais qui sut se ranger pour accomplir une belle carrière de bourgeois juste milieu ».

Mais il y a un problème avec ces dates : pendant presque vingt ans, en effet, Hugo n'a eu aucune difficulté avec la restauration de la monarchie et s'affirmait lui-même royaliste ; il a reçu la légion d'honneur dès 1825 et l'arborait sans doute fièrement le mois suivant quand il a assisté au sacre du roi Charles X. Mais en 1843, le drame de la mort de sa fille Léopoldine, noyée dans la Seine avec son mari, est une blessure qui ne se refermera jamais. Je vous rappelle qu'Hugo a appris cet accident avec quatre jours de retard, en lisant le journal, dans un café, alors qu'il était en voyage avec Juliette Drouet (c'est elle qui a raconté la scène). Il arrive trop tard pour l'enterrement mais nous avons tous appris le poème « Demain, dès l'aube » qui évoque ses pèlerinages sur la tombe (et même à Guernesey il achètera une maison qui permet de voir la côte normande où se trouve cette tombe, et fera accrocher le portrait de Didine dans le salon). Alors oui, bien sûr, entre 1843 et 48 Hugo reste monarchiste et même après 48 il s'engage toujours à droite – maire provisoire du 8^{ème} arrondissement de Paris, élu député sur liste de droite, il va même soutenir la candidature de Louis Bonaparte (le futur Napoléon III) à la Présidence de la République, sans se douter le moins du monde des ambitions réelles de ce personnage – mais l'important pour moi c'est plutôt qu'il s'engage, et qu'il le fait sans doute en pensant au bien commun. D'autant plus que son engagement politique l'oblige à ouvrir les yeux, il se croit encore de droite mais il prend très vite conscience de l'extrême misère du peuple et elle le perturbe beaucoup ; il a écrit en 1845 un début de roman intitulé *Claude Gueux* et il commence *Les Misères* dès l'année suivante ; un certain nombre d'éléments permettent de faire remonter son retournement bien avant 48. Par exemple c'est avant 48 que, d'après sa femme (dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*), a eu lieu la fameuse scène entre une prostituée et un

bourgeois qui lui met de la neige dans le cou (Hugo y a assisté, a insisté pour témoigner au poste de police et a accepté de signer sa déposition pour que la jeune femme soit libérée), scène qu'il réutilisera dans *Les Misérables*.

Pour ma part je pense que même quand une conversion semble soudaine, elle est toujours préparée en amont de manière plus ou moins souterraine, et contrairement à Guillemin il me semble que la mort de Léopoldine a bien été un des éléments déclencheurs de celle de son père. Jean-François Kahn a consacré un excellent livre à ces cinq années de la vie de Victor Hugo, 1843 à 48, livre qu'il a joliment intitulé « L'Extraordinaire Métamorphose », et pour une fois je suis davantage d'accord avec lui qu'avec Guillemin pour imputer l'évolution de Hugo à une certaine fragilité émotionnelle causée par le deuil. Je vois bien pourquoi Henri Guillemin a rejeté cette interprétation psychologique : il ne voulait pas que cela donne à l'engagement républicain futur de Victor Hugo un caractère sentimental, il craignait qu'on ne le prenne pas assez au sérieux. Surtout qu'il a en revanche étudié très en détail – dans la biographie de 1951 comme dans sa conférence de 1979 – une séance de l'Assemblée qui mérite qu'on en dise un mot. Guillemin explique que la révolution de 1848, avec le départ de Louis-Philippe et la proclamation de la 2^{ème} république, avait dépouillé Hugo de ses honneurs de pair de France, mais qu'il a aussi fini par comprendre rapidement que malgré de belles déclarations et de faux projets, la droite n'avait aucune intention d'accorder au peuple la moindre amélioration de son sort. Et voilà que le 9 juillet 1849, le député conservateur Victor Hugo va se faire huer et moquer de toutes les manières en faisant un discours grandiloquent sur la misère. Les seuls qui le soutiendront seront justement ses adversaires politiques de gauche. C'est donc de cette année 1849 que Guillemin date la véritable rupture de Hugo avec la droite, et dans la foulée avec l'Église catholique qui soutient la droite, et nous savons que cette rupture se concrétisera de manière éclatante lorsque Victor Hugo prendra ouvertement parti contre le coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte le 2 décembre 1851. Guillemin dit cependant « à bien voir les choses, ce n'est pas en décembre 51 que V.H. ressuscite [C'est moi qui souligne, NDLR]. Au vrai, c'est 1848 qui l'a sauvé. Le 24 février 48, du matin au soir, son destin se renverse, bien malgré lui : plus de Louis-Philippe, plus de régence attendue, escomptée ».

Cependant nous allons voir que le coup d'état du futur Napoléon III a permis à cette résurrection de Victor Hugo de se concrétiser. Je rappelle que ce moment que Guillemin juge à la fois terrible pour la France et salvateur pour Hugo, c'est l'abolition de la II^{ème} République et la prise du pouvoir par la force par un président élu – qui l'année suivante se proclamera empereur sous le nom de Napoléon III. Guillemin a consacré à ce coup d'état un livre intitulé *Le Coup du deux décembre*, qui a été publié par Gallimard pour le centenaire en décembre 1951, et qui a eu un grand retentissement. La critique parue dans Monde le 29 décembre 1951, signée d'un certain Robert Coiplet qui suivait déjà et suivra longtemps le travail de Guillemin, peut tout à fait s'appliquer à son travail sur Victor Hugo : « Tout se ramène à ceci : M. Guillemin a le sens de la justice. Il lève les voiles que l'intérêt de leurs ennemis avait mis à des hommes réputés dangereux, et il dit, parfois violemment, que l'on avait menti. Et dans l'ordre contraire il lève aussi les masques. C'est ce qu'il vient de faire ».

1951 est aussi l'année de parution du *Hugo par lui-même*. Jusque-là Guillemin n'avait encore presque rien publié sur Victor Hugo – quelques articles et ce chapitre que j'ai déjà cité, *Victor Hugo et l'Église*, quatrième et dernière partie du livre *La Bataille de Dieu* publié à Genève en 1944. Mais il y travaillait déjà, sans doute en parallèle avec ses recherches sur le coup d'état du 2 décembre. Donc ce coup d'état de Louis Bonaparte (comme Hugo, Guillemin se refusera toujours à l'appeler Napoléon) a lieu le 2 décembre 1851, il suscite une énorme vague d'indignation et de protestation, et deux jours plus tard une gigantesque manifestation populaire est réprimée dans le sang. Pour celles et ceux qui ne le connaîtraient pas encore, je cite le poème de Victor Hugo « Souvenir de la nuit du 4 ». Peut-être légèrement enjolivé car terminé un an plus tard (il se conclut par allusion à la récupération du château de St Cloud et à la proclamation du 2^d empire en novembre 1852), c'est le souvenir d'une scène vécue ; il mériterait d'être cité en entier mais je me borne à quelques extraits. « L'enfant avait reçu deux balles dans la tête. Le logis était propre, humble, paisible, honnête ; on voyait un rameau bénit sur un portrait. Une vieille grand-mère était là qui pleurait... Est-ce que ce n'est pas une chose qui navre ! cria-t-elle : monsieur, il n'avait pas huit ans... Pourquoi l'a-t-on

tué ? Je veux qu'on me l'explique. L'enfant n'a pas crié Vive la République. » Pour moi ce poème est un chef d'œuvre, et on y comprend que l'enfant a probablement été tué d'une balle perdue mais qu'il suffisait de crier « Vive la République » pour être condamné. C'est bien un souvenir en effet : avec d'autres parlementaires Hugo a visité quelques victimes, mais il s'est aussi personnellement engagé et exposé en signant seul un appel à la révolte. Il va être surpris par la violence de la répression, et on sait qu'il n'a quelques jours pour fuir la France, le 11 décembre 1851, grâce à de faux papiers que Juliette lui a procurés. On sait aussi que c'est le début d'une période d'exil qui va durer presque vingt ans, tout d'abord en Belgique, puis à Jersey où il passera 3 ans (1852 à 55) avant d'être à nouveau expulsé.

A Jersey ont lieu les fameux épisodes des expériences spirites tables tournantes, ou plutôt mouvantes ; dans sa conférence de 1979, Henri Guillemin sourit moins que nous de ces expériences ; il les commente même avec un certain respect, comme émanant de la recherche spiritualiste d'Hugo ; il dit « Hugo va passer sa vie à essayer de définir, de cerner ce Dieu qu'il appellera un jour « l'incompréhensible incontestable » ; et simultanément, avec du recul et un peu d'humour, il souligne que, je cite : « Hugo ne s'étonne même pas que les tables s'expriment comme lui. Avec une patience incroyable, jusqu'à trois heures du matin, il participe à la dictée de l'Esprit à travers les frappes, et ça ne le surprend pas non plus que des entités aussi difficilement cernables que « le Drame » viennent lui dicter des vers ».

Mais ce séjour à Jersey dure à peine trois ans : ayant protesté contre les bonnes relations de la reine Victoria avec Napoléon III, Hugo a droit à ce qu'il appelle une nouvelle « expoulchionne » ; heureusement, grâce au statut particulier de l'île anglo-normande Guernesey, il obtient le droit de s'y installer et même d'y acheter une maison : Hauteville House (avec l'argent gagné par le recueil *Les Contemplations*, qui paraît en 1855 et est à mon sens sa plus grande œuvre poétique) et il pourra même aider Juliette à acheter la sienne. Car comme vous le savez également, elle va le suivre dans cet exil où il entraîne toute sa famille. Or il s'avère que ces années d'exil qui lui ont permis de devenir le personnage légendaire dont parle Guillemin, c'est la période la mieux documentée de la vie de Victor Hugo grâce à ce qu'on appelle « les agendas de Guernesey » - ce sont des livres de compte dans lesquels Hugo a noté toutes ses dépenses - mais aussi ses rêves, des détails de sa vie et tout ce qui concerne les travaux de sa maison, et encore d'autres informations sur la vie à Guernesey (un naufrage qu'il voit de sa fenêtre), des détails sur ses nombreux visiteurs ou sur son travail (par exemple le 25 avril 1860, quand il note « J'ai tiré *Les Misérables* de la malle aux manuscrits ») – ce sont ces documents que Guillemin a pu le premier déchiffrer, exposer au public et commenter, en particulier dans le livre qui a fait scandale quand il est paru en 1954, *Hugo et la sexualité*.

Je vais en dire un mot mais je voudrais avant ouvrir deux fenêtres – la première pour compléter ce que je viens de dire sur les expériences spirites : elles ont pris fin brutalement en octobre 1855 à cause d'une crise de folie d'un des participants, qui les a tous réellement paniqués. Or dans cette conférence de 1979, H.G. poursuit « La grande révélation des carnets, et c'est une des raisons pour lesquelles on n'a pas voulu les publier, c'est que Victor Hugo, jusqu'à sa mort, a eu l'impression de vivre dans un univers hanté, entouré de présences invisibles qui se manifestaient par des frappements au mur, des craquements du bois du lit, des murmures entendus. » Et il cite deux de ces expériences telles que Hugo les a racontées ; la 1ère vécue à Guernesey en juin 1865 : « J'avais entendu les frappements et je priais, quand mes deux mains ont été arrachées l'une de l'autre par une force surnaturelle » - la 2ème 12 ans plus tard, en 1877 à Paris, quand Hugo a entendu au milieu de la nuit, ou a cru entendre, un coup violent frappé à sa porte, est allé ouvrir et écrit : « J'ai ouvert ; il n'y avait personne. Mais évidemment il y avait quelqu'un ». HG ne prend pas parti vis-à-vis de ces expériences, il s'abstient de tout commentaire ; mais ils font bien sûr partie des éléments de son étude de la spiritualité de Hugo, par laquelle j'essaierai de conclure cette communication.

Et j'ouvre maintenant une deuxième fenêtre pour vous parler des relations de Guillemin avec les descendants de Victor Hugo, en particulier le peintre Jean Hugo qui était l'arrière petit-fils du poète. Guillemin a dit quelquefois, et Joëlle Pojé l'a cité, qu'il avait eu « de la chance » de rencontrer Jean Hugo, et nous étions tous persuadés que cette rencontre due au hasard avait eu lieu vers 1948. Or ce hasard, je n'y

crois pas tout à fait, d'autant que dans ses entretiens avec Patrick Berthier, Guillemin lui confie simplement « C'est par Cattai que j'ai connu Jean Hugo ». Georges Cattai c'est un nom que j'ai récemment rencontré quand j'ai travaillé sur mon petit *Proust et Dieu*, car c'était un diplomate et homme de lettres francophone et francophile, à peine plus âgé que Guillemin (mais mort 15 ans plus tôt), un Égyptien d'origine juive converti au catholicisme, et accessoirement ami d'enfance de Jean Hugo - pas du tout du même bord politique que Guillemin en revanche (il était monarchiste), mais très actif en Égypte à l'époque où Guillemin y était : il organisait des événements culturels, il avait fondé une université populaire de culture française et c'est sûrement comme cela que Guillemin a connu Ciabatta et que celui-ci aurait pu organiser une rencontre avec Jean Hugo ; en tous cas je crois que Guillemin a peut-être connu Jean Hugo avant la guerre (c'est également l'avis de Michel Guillemin) même si ce n'est qu'après la guerre que la relation s'est véritablement établie. Sans lui imputer à ce stade un projet éditorial précis, on imagine sans difficulté l'immense désir d'Henri Guillemin, qui s'intéressait à Hugo depuis toujours et l'avait déjà bien étudié à cause de Lamartine, son immense désir d'être celui qui lirait le premier ces carnets soigneusement conservés à la Bibliothèque Nationale mais jusque-là interdits à la lecture – et je rappelle que dès 1942, un des premiers articles qu'il avait consacré à Victor Hugo s'intitulait « Hugo secret ». Pour cela il lui fallait l'autorisation de la famille, autorisation que Jean Hugo a donnée pour sa part et l'a probablement aidé à obtenir des autres ayants-droits (Guillemin a même raconté à Patrick Berthier que cela avait beaucoup surpris le conservateur de la B.N. !)

Dans les carnets du peintre lui-même on trouve deux références à HG : **18 septembre 48** (chez Jean Hugo, à Lunel, près de Montpellier) : « Guillemin est arrivé de Suisse à quatre heures du matin, s'est mis tout de suite au travail – au dépouillement de nos papiers de famille – et ne s'est arrêté que pour reprendre le train, à minuit ». Et 10 ans plus tard, en **avril 58** (il s'agit d'une réunion de famille à Chameyrat, village de Corrèze où l'oncle paternel de Victor Hugo avait acheté une maison qui appartenait encore à la famille) : « Guillemin a émerveillé les hôtes de Chameyrat : il copiait des lettres tout en prenant part à la conversation ». Il me semble qu'on n'arrive pas à 4h du matin chez des gens qu'on connaît à peine ; et ces deux notes nous apprennent aussi que les recherches et les travaux d'Henri Guillemin sur Victor Hugo se sont prolongés pendant au moins quinze ans, et que même en 1958, tous les documents n'avaient pas encore été remis à la BN (dans sa conférence de 1979 HG émet même l'hypothèse qu'il en reste encore chez quelques collectionneurs privés, en particulier aux USA – et dans ce cas ils y sont peut-être encore aujourd'hui). Dans sa préface de 1952 aux *Souvenirs personnels* de Victor Hugo, Guillemin écrit « je dois à l'arrière petite-fille de Victor Hugo et à ses trois arrière-petits-fils d'avoir pu effectuer un inventaire minutieux des papiers de leur aïeul. Qu'ils en soient ici publiquement remerciés » On se rend compte que le travail qu'il a réalisé entre 1948 et 1954 est considérable, surtout qu'à cette époque, coïncé au service culturel comme il l'a expliqué à Patrick Berthier, Henri Guillemin avait beaucoup de difficultés pour travailler autant qu'il le désirait à ce qui l'intéressait vraiment.

En 54, quand Henri Guillemin publie *Hugo et la sexualité*, il a déjà publié son *Victor Hugo par lui-même* mais il a aussi édité et préfacé plusieurs textes de Hugo, en particulier en 1952 pour Gallimard cette préface que j'ai déjà citée, celle des *Souvenirs personnels* que je trouve particulièrement intéressante parce qu'elle est déjà un peu critique. Ce que Guillemin a édité (préfacé et annoté) sous ce titre, *Souvenirs personnels*, ce sont des textes écrits par Hugo en 1848-49, mais que Hugo lui-même avait déjà revus en 1870, à son retour d'exil ; et dans sa préface de 1952, Guillemin écrit « Victor Hugo ne s'est pas contenté de « revoir » ce qu'il avait écrit ; certaines notes portent la trace de retouches fâcheuses ; des noms propres sont effacés, des phrases sont refaites ; des mots s'ajoutent, essayant de masquer les sentiments réels du député conservateur de 1848-49 dont rougit le républicain d'extrême-gauche de 1870 – assez laide petite besogne ». Il atténue immédiatement sa critique en disant en substance « mais au moins il a tout dit et rien caché » - c'est son grand argument, on va le retrouver très prochainement.

Donc dès 52, Henri Guillemin a déjà pris un peu de recul et se montre un peu critique, ce qu'il fait également, quoique de manière très modérée, avec la publication de son *Hugo par lui-même* au Seuil. Et puis, comme je l'ai dit, la collaboration avec Gallimard se concrétise avec *Le Coup du deux décembre*, bien

accueilli par la critique, mais c'est surtout, à partir de 1954, avec *Hugo et la sexualité*, un coup de théâtre qui va assurer à l'éditeur, et dans une moindre mesure à l'auteur, des revenus bienvenus. Avec l'autorisation de la famille, Henri Guillemin a déchiffré tous les agendas de Guernesey. Comme je l'ai dit, à l'origine conçus comme des livres de compte, ces agendas donnent une idée assez claire de la vie que mène Hugo, mais aussi toute la famille et de Juliette Drouet, ainsi que tous leurs domestiques dans cette île alors très misérable ; et comme toutes les dépenses y sont notées, les rémunérations qu'Hugo donne aux servantes pour les services sexuels qu'elles lui rendent le sont aussi, avec quelques précautions verbales parce que Mme Hugo regardait sans doute ces livres de compte (on trouve souvent l'expression « compté avec ma femme ») mais à mon avis elle ne devait pas avoir plus de difficulté à comprendre de quoi il s'agissait qu'Henri Guillemin quand il les a découvertes. Et ce que Guillemin découvre dans ces agendas, c'est que si celui qui est en train d'écrire la *Légende des Siècles* et *Les Misérables* n'a plus aucune relation physique avec sa femme, et très peu avec Juliette Drouet qu'il voit pourtant tous les jours et qu'il aime sincèrement, il couche en moyenne (il note tous les détails mais je m'abstiens de les citer) deux fois par semaine avec l'une ou l'autre des servantes qui travaillent chez lui. Guillemin est profondément choqué, pas parce que V.H. trompe sa femme (on a vu qu'elle est tout à fait au courant et s'en moque) mais parce qu'il trompe Juliette, qui a tout sacrifié pour le suivre et s'enterrer à Guernesey avec fort peu de ressources.

Pour nous aujourd'hui bien sûr, ce qui paraît scandaleux c'est avant tout qu'il profite de sa position d'employeur pour abuser de jeunes filles sans défense. Mais, même si cela n'excuse rien, il faut quand même souligner que c'est extrêmement courant à l'époque et qu'au moins Hugo rémunère ces services. Pour Henri Guillemin, je pense que quels qu'aient pu être les bruits et les allusions qu'il avait entendus jusqu'alors sur le comportement de Victor Hugo, je pense que la lecture des agendas a dû être un choc, et même s'il a tout de suite décidé d'en parler, il explique dans la préface qu'il a attendu six ans avant de publier ces révélations. Joëlle Pojé a dit qu'il s'est abstenu de tout jugement ; disons que c'était en effet son intention et qu'il a fait de son mieux - je cite la préface : « Ni la dérision, ni l'indignation ; et encore moins une complaisance lourdement admirative ; aux légendes vagues substituer une connaissance précise ; regarder, écouter, tâcher de comprendre, c'est tout ». Mais on remarque quand même à certains moments particulièrement choquants (certaines de ces employées domestiques étaient très jeunes) un silence éloquent (et d'ailleurs dans son *Hugo* au Seuil il a déjà écrit : « ses carnets intimes ont une brutale éloquence, tout y est compte, décompté »). J'arrête avec ce livre qui a valu beaucoup de reproches à Guillemin mais qui a été réédité de nombreuses fois, et encore par Utovie en 2014, mais je voudrais juste ajouter ceci : si Henri Guillemin semble malgré tout si indulgent, ce qui lui a quelquefois été reproché (et à moi aussi dans le petit roman où j'ai essayé de donner la parole à sa servante Céline) c'est parce qu'il est convaincu, à tort ou à raison, que Victor Hugo vivait cela dans la culpabilité. Il dit en 1979 « Ce qu'il faut savoir c'est que Hugo n'est pas d'accord avec lui-même » et il cite à deux reprises le reproche que l'écrivain s'adressait à lui-même « tu te laisses aller à tous les vents de l'ombre ». Il l'avait déjà écrit 28 ans plus tôt dans sa biographie de Hugo : « Hugo a besoin de se convaincre que Dieu ne le maudit pas à cause de sa vie coupable ». Pour en finir avec ce sujet, il faut enfin remarquer l'insistance de Guillemin sur la virginité des grands héros des romans de Hugo, à commencer par Jean Valjean ; je cite la conférence de 1979 (je crois bien que c'est lui qui découvre cet élément, en effet intéressant) : « Jean Valjean, Gillian dans *Les Travailleurs de la mer*, Gwynplaine dans *L'Homme qui rit*, et même Cibourdin dans *Quatre-vingt treize*, tous les quatre qui, Dieu sait, sont des êtres virils, tous sont des hommes vierges qui n'ont jamais approché une femme. Alors vous voyez, de même que le petit-bourgeois Corneille peuplait ses pièces de créatures inventées qui lui fournissaient une image d'héroïsme, de même Victor Hugo, le fornicateur, peuple ses romans, un par un, de créatures intactes. Je vous dis ça simplement, sans aucun commentaire. »

Je poursuis avec les bienfaits de l'exil. Car je pense que pour Guillemin, d'une certaine manière, à partir de décembre 1851, par ce choix courageux et irrévocable, tout est pardonné à Victor Hugo, tout son arrivisme et son embourgeoisement passés et aussi toutes ses fautes futures, y compris celles que je viens d'évoquer. Guillemin souligne bien que Victor Hugo n'a pas voulu l'exil ; mais dans sa préface à *Napoléon le Petit*, dans l'édition Massin, il en parle comme d'une rédemption par l'épreuve : « vient l'exil, et, dans des

conditions beaucoup plus sévères que lorsqu'il avait cessé d'être pair de France, l'épreuve de l'amointrissement » - et cela dès les premiers instants. Le pamphlet gigantesque et grandiose que Victor Hugo consacre à Napoléon III, ce texte qu'il a écrit en Belgique et intitulé *Napoléon le Petit*, paraît le 5 août 1852, le jour-même où Hugo arrive à Jersey. Je cite encore la préface de Guillemin : « Son auteur, qui n'est plus rien dans les grandeurs humaines – qui sait même si on ne le chassera pas de l'Académie française ? – c'est un homme qui se sent en effet désempourbé, délivré, rendu à sa pureté. » Quant à la vie à Guernesey - je n'ai pas le temps de parler de la décoration de Hauteville House (l'exposition actuelle à la Maison de Victor Hugo à Paris lui rend hommage ³ - je ne suis pas sûre qu'Henri Guillemin était allé à Guernesey, du coup il ne parle pas de cette maison extraordinaire. Mais malgré tout, même si Victor Hugo n'est pas vraiment coupé du monde, même s'il reçoit aussi la visite de nombreux admirateurs, il s'agit d'une vie forcément austère, favorable à la marche et au travail. Et aussi, Guillemin insiste beaucoup sur ce point, s'il avait encore besoin de prendre conscience de la misère du peuple, celle qui règne à l'époque dans les îles anglo-normandes suffirait à l'en convaincre. Dès le début de l'exil, dès qu'il a un peu d'argent, Victor Hugo fait preuve d'une extrême générosité, et plus ses revenus augmentent plus il donne, au point de consacrer, Guillemin insistera sur ce point, au point de consacrer un tiers des ses revenus à des actions de charité (ce qui n'empêche pas dans la vie quotidienne une certaine pingrerie, qui va s'aggraver avec l'âge). Il paraît en tout cas évident qu'Hugo trouve à Guernesey un équilibre qui lui permet de donner libre cours à toute sa puissance créatrice, et il en a sans doute conscience : au grand dam de sa famille, malgré l'amnistie de 1859 qui lui permettrait de rentrer, il repousse le retour d'exil jusqu'à la défaite de 1870 et l'abdication de l'empereur – c'est aussi et surtout, bien sûr, parce qu'il a conscience que son retour signifierait de sa part une reconnaissance du second Empire. Patrick Berthier s'est d'ailleurs posé la question d'une éventuelle identification de Guillemin à Hugo, en se fondant sur deux éléments : cet exil, imposé à l'un comme à l'autre mais ensuite choisi, et aussi le deuil puisqu' Henri Guillemin avait perdu son premier enfant et que Victor Hugo, ayant perdu trois enfants adultes et son premier petit-fils, avait dû placer en hospice sa fille cadette, Adèle. Je n'ai pas eu le temps de parler de cette fille cadette, Adèle H, dont on découvre aujourd'hui l'œuvre musicale pour piano ; celle à qui Guillemin a pourtant consacré en 1985, bien après le film de François Truffaut (*Histoire d'Adèle H*), un très beau livre intitulé « L'Engloutie ». Je crois que c'est le dernier livre que Guillemin, tout en plaignant Adèle, a en réalité encore consacré à Hugo ; là aussi l'aide de Jean Hugo (mort l'année précédente, en 1984) lui avait permis de récolter un grand nombre de documents ; j'ai pu en consulter quelques-uns (en particulier des lettres de Mme Hugo à son mari) à la Bibliothèque de la Maison de Victor Hugo à Paris où ils sont aujourd'hui, et le moins qu'on puisse dire c'est que cet exil si fécond pour l'écrivain n'a été positif pour aucun des autres membres de sa famille.

Au retour d'exil Hugo va se trouver confronté au drame de la répression de la Commune. Opposé à la violence des communards il sera pourtant une des rares voix qui s'élèveront contre leur déportation, et encore dix ans plus tard il demandera en vain une amnistie. Entre temps son roman *Quatre-vingt treize*, consacré à la Révolution française, a été publié en 1874. Guillemin attachait beaucoup d'importance à cette œuvre; il a rédigé en 1965 une préface insistant sur le parallèle entre 1793 et le printemps 1871 ; on en trouve aussi l'influence dans ses conférences sur la révolution française ; mais en réalité, dès 1925 (donc à 23 ans !), Guillemin écrivait sur la commune de Paris les lignes suivantes : « Meurtris dans leur fierté nationale, torturés par la faim, malades, affolés par les misères du siège, exaspérés par les mesures arbitraires et vexatoires d'une Assemblée malveillante, les prolétaires de Paris avaient résolu de se sauver eux-mêmes. Thiers ordonnait 35000 arrestations et faisait fusiller 16000 hommes... la bourgeoisie réactionnaire se vengeait par la Terreur... C'est à tout cela que je songeais l'autre soir en voyant passer devant moi ces travailleurs révolutionnaires où se rencontrent et se mêlent comme dans la vieille Commune et tant d'instincts féroces et tant d'idéalisme passionné. Et une immense pitié affectueuse montait en moi pour ces Fédérés, souvent inconscients et fous, parfois criminels et parfois magnifiques; mais qui au moins étaient morts pour leur idéal ». [cf "Henri Guillemin et la Commune" (Utopie/h.g. , avril 2017, article de H.G. publié dans La Jeune République le 29 mai 1925) et "Victor Hugo Politique" (Bouquins,

³ _ *Hugo décorateur* (jusqu'au 26 avril 2026) **Site Maisons de Victor Hugo_ Paris Guernesey**

Robert Laffont, juillet 1996)). Et nous savons qu'au cours de sa vie, H.G. a ensuite consacré de nombreux travaux et conférences à la Commune de Paris. Je remercie notre ami Pierre Lethier que je cite ici sur le sujet: « Guillemin et Hugo se rejoignent et se complètent sur la problématique de la violence révolutionnaire ; ils nous livrent une profonde méditation sur cette violence opposée à l'oppression de "la classe dirigeante" (les mangeurs contre les mangés) » Je dois également remercier très vivement Patrick Berthier, pour les documents prêtés et les encouragements formulés, mais aussi parce que sans le travail qu'il consacre à Henri Guillemin depuis cinquante ans, cette propre communication aurait été beaucoup plus difficile à documenter.

Il me reste à revenir aussi brièvement que possible sur l'étude par Henri Guillemin de la spiritualité de Victor Hugo. Sauf quand il s'étonne des manifestations surnaturelles dont j'ai déjà parlé, il me semble qu'il s'agit essentiellement pour lui d'étudier le rapport de Hugo à l'Église catholique et, ce qui n'est pas la même chose, à la foi chrétienne. Nous l'avons vu en 1942 et 1944 prendre la défense d'Hugo anticlérical contre les calotins qui l'attaquaient pour sa vie de débauche. Nous allons le voir au début des années 60 prendre à nouveau la défense de Victor Hugo, mais cette fois pour démontrer que cet anticléricalisme ne l'empêche pas de croire en Dieu ni de le prier. Il est en effet invité à participer à l'édition intégrale de l'œuvre de Victor Hugo, que Jean Massin réalise pour le Club français du livre, et dont l'édition en 18 volumes sera achevée d'imprimer en 1970. Jean Massin est un prêtre défroqué (car marié) qui a une grande sympathie pour les idées de Guillemin ; à une époque où il est de bon ton de voir en Victor Hugo un libre-penseur, il est surtout désireux de trouver quelqu'un qui rende justice à sa pensée religieuse. En plus de *Napoléon le petit* dont j'ai déjà parlé (superbement préfacé par Guillemin, peut-être à sa demande), il va donc proposer à Guillemin de présenter ou préfacier presque tous les textes spiritualistes de Hugo : *Dieu, l'Âne, La Prière de Hugo, Religions et Religion*, et enfin *Le Pape*. Je ne peux pas m'attarder aujourd'hui sur ces préfaces, quelquefois plus intéressantes, voire plus lisibles et digestes que les textes d'Hugo lui-même – on pourra peut-être en reparler à l'occasion de la journée d'études prévue sur les Préfaces d'Henri Guillemin; j'imagine cependant qu'il aurait sans doute aimé présenter *Les Misérables* pour montrer qu'ils disaient déjà l'essentiel : on y trouve avec l'exemple de l'évêque de Digne – c'est un contre-exemple par rapport à la plupart des évêques de l'époque – mais il est cependant inspiré d'un personnage réel, Mgr de Miollis (en bonne voie de béatification grâce à Hugo qui en serait bien surpris !) – on y trouve aussi la rédemption et bien sûr la pieuse agonie de Jean Valjean (« voulez-vous un prêtre ? J'en ai un », répond Jean Valjean en regardant les chandeliers, et le narrateur ajoute : « il est probable en effet que l'évêque assistait à cette agonie »)

Donc pour conclure je me bornerai à deux citations ; la première c'est le mot de Victor Hugo qui exprime ses dernières volontés et que Guillemin a cité à de nombreuses reprises pour prouver que Victor Hugo anticlérical n'était pas pour autant incroyant: « Je refuse l'oraison de toutes les Églises ; je demande une prière à toutes les âmes ; je crois en Dieu. » La deuxième est d'Henri Guillemin lui-même, en réponse à une question de Patrick Berthier sur ce qu'il pense de la nature (divine ou non) de Jésus-Christ ; elle nous montre que le long compagnonnage de Guillemin avec Hugo n'a pas été à sens unique ; non seulement Henri Guillemin a consacré une grande partie de sa vie à étudier la pensée religieuse de Victor Hugo, mais cette pensée l'a quelquefois aidé à préciser la sienne :

« Si vous voulez toute ma pensée là-dessus, eh bien à mon avis, c'est encore Victor Hugo qui propose la formule la plus profonde sur le Christ : « C'est l'être qui a montré toute la quantité de Dieu qui peut tenir dans l'homme » ; ça doit faire partie des fragments inédits que j'ai publiés dans *Post-scriptum de ma vie*. Je sais bien que ce vocabulaire est vulnérable, à cause du mot quantité ; mais comprenez ce que veut dire Victor Hugo : ce royaume de Dieu auquel nous sommes appelés, la place que nous lui donnons à l'intérieur de notre pensée et de notre vie mesure notre identité même. L'homme est pleinement homme s'il admet cette présence infinie en lui, et le Christ est probablement un de ceux, du moins en Occident, qui ont été le plus capables de cette acceptation, de cette « incarnation » si vous voulez, de l'infini dans la vie ; ça, je le crois ».
